

Prologue

Si on m'avait prédit que je vivrais jusqu'à cent ans au moins, je ne l'aurais pas cru. C'est qu'il faut en écumer des jours, pour atteindre ce grand âge. Pourtant, je vous promets que je l'effleure sans m'en rendre compte. Les jours coulent, tranquillement. Si bien que ça ne me paraît même pas extraordinaire. J'ai cent ans. Eh bien voilà. Qu'en dire à présent ? Déjà que ce qui me raccroche tristement à la réalité de cet âge, c'est le départ de tous ceux qui m'entourent. Alors, quand je suis contrainte de leur dire au revoir, intimement, je me dis qu'il serait moins douloureux de ne plus être de ce monde. Être la plus âgée ne me fait pas toujours endosser le bon rôle. Avoir besoin de quelqu'un au quotidien n'a jamais été très valorisant.

Mais, voilà que ma gaieté et mon optimisme permanents me rattrapent. Soyons honnêtes, cela a du bon de vivre jusqu'à cent ans. Imaginez. Un siècle à observer des évolutions et changements, dans tous les domaines. Un siècle à expérimenter des événements devenus heureusement ou tristement historiques. J'ai ainsi su ce qu'était un quotidien sans automobile. Ce fameux, « à mon époque », je peux le décliner à l'infini. Mais attention, sans regret aucun. À mon époque donc, les voitures à chevaux peuplaient les rues. Puis les vélos, les autos et les motos les ont remplacées. Sans oublier les avions ! Quel souvenir ! Ma maman me contait toujours que lorsque mon grand frère sommeillait encore dans son landau et qu'il écoutait un avion, il pointait son doigt vers le ciel. Pourtant, il n'a jamais volé. Peut-être aurait-il voulu ? À la Libération, ce sont la 4C Renault et la 2CV Citroën qui ont investi nos ruelles. Nous aussi, avec Charles, mon mari, on a eu des voitures. Elles nous étaient essentielles pour accomplir plus rapidement notre tournée de lait. Chaque soir, on sillonnait le pays pour vendre le fruit de la traite de nos vaches. Au début, nous la réalisions en estafette. Une camionnette assez haute. Quel confort lorsqu'on l'a troquée pour une voiture.

Quand les machines à laver sont arrivées, jamais on n'aurait cru que ce genre d'engin puisse exister un jour. Nous faisons chauffer l'eau dans une lessiveuse que l'on déversait ensuite dans un baquet. Une planche nous suffisait pour frotter le linge sale avec des brosses à laver. Des brosses à chiendent comme on disait.

De la même manière, quand on a installé un lave-vaisselle à La Mare Adam, dans le restaurant que l'on tenait avec mes parents, il a métamorphosé notre quotidien. Un vendeur nous avait conseillé de nous rendre chez l'une de ses clientes pour contempler le fonctionnement de l'un de ces outils révolutionnaires. Quelques jours après, maman était revenue avec l'un d'eux. La machine était ronde, elle s'ouvrait par-dessus. Il y avait un panier et on y entreposait les assiettes. On tournait un bouton et la vaisselle sortait propre. Un gain de temps précieux.

Mais pas aussi précieux que le droit de vote que nous avons obtenu en 1944, puis utilisé pour la première fois en 1945. J'ai évidemment manifesté avec une ribambelle d'autres femmes pour militer pour un acte citoyen injustement réservé aux hommes. On nous appelait alors les suffragettes. Pourtant, ironie du sort, c'est bien aux hommes qu'est revenue la décision finale de nous accorder ce droit de vote. Ces messieurs ont fini par nous entendre, après de houleux débats. S'ils avaient refusé, les manifestations se seraient amplifiées. Des meneuses étaient clairement identifiées mais l'élan était presque général. Je me souviens que la première fois que je suis allée voter, je m'étais assurée de bien comprendre comment le faire. Aller dans l'isoloir, mettre son bulletin dans l'enveloppe et la déposer dans l'urne. Un rituel que je découvrais ! D'autres femmes étaient apeurées. Comme si elles ne s'en sentaient pas capables, celles-ci ont voté ce que leurs maris leur dictaient, c'est certain !

Moi je n'avais pas été éduquée ainsi. Ma mère a toujours été très indépendante dans sa manière de penser et de décider. Depuis, j'ai toujours voté, ma maman aussi. Nous nous sommes tellement battues pour en avoir la possibilité que même le vote blanc, encore inutile, me semble une atteinte à cette avancée majeure.

Ma mère était passionnée de politique. Elle m'a transmis sa curiosité. Suivre la politique et l'actualité en général m'a toujours paru essentiel pour rester connectée au monde et comprendre son évolution. Les femmes et les hommes politiques ont ce pouvoir incroyable de changer nos vies. Ainsi, l'élection de François Mitterrand reste un événement marquant. Dans ma famille, on avait toujours été de gauche. Cela faisait quelques années que l'on attendait cette alternance. J'ai toujours voté pour lui. Toutes les personnes de gauche jubilaient lorsqu'il a été élu. On croyait fortement en sa capacité à faire évoluer la société. De manière juste et humaine.

Si l'histoire retient l'abolition de la peine de mort comme l'un de ses chantiers majeurs, sur le coup, en 1981, j'avoue que j'étais indécise. Oui, car si l'on tue quelqu'un qui a donné la mort, on devient assassin à notre tour. Cette solution n'était donc plus raisonnable. En revanche, il a fallu réfléchir à des peines alternatives. Rester une vie entière en prison ? La mise en place n'a pas été si évidente. De la même manière que l'évolution du temps de travail a traversé ce siècle. De

48 à 40 heures hebdomadaires en 1936 et deux semaines de congés payés pour tous les salariés. 1968, la quatrième semaine de congés payés. 39 heures en 1982 et une cinquième semaine de congés payés. Quand on est passé aux 40 heures, les salariés ne travaillaient plus le week-end, sauf dans notre secteur d'activité, évidemment. Je me souviens que des personnes avaient peur de s'ennuyer !

Aujourd'hui, on a obtenu bien des droits. Mais si certains sont menacés, ou d'autres à réclamer, je soutiendrai toujours ces mouvements. Je n'ai jamais été syndiquée, en revanche, je peux dire que j'ai été sympathisante de certaines de leurs actions.

Mais à cent ans, qui m'écouterait ? Ma famille peut-être, alors ce que je peux leur transmettre, c'est déjà mon amour. Je les aime tous. J'ai toujours été heureuse, avec mes parents d'abord, ma famille, et les enfants de ma nièce Liliane aujourd'hui. Ce bonheur, on aimerait qu'il dure éternellement. Car en famille, je suis heureuse, je ne me sens pas seule. Le jour où vos parents s'en vont, c'est triste et difficile à vivre. Quand c'est votre mari et votre fille, le vide est cruel et irremplaçable. Alors, les raconter à travers ma vie, ça ne les fera pas revenir, mais ça estompe déjà une douleur prégnante.